

Note : cette critique a été publiée à l'origine sur le blog de Christian Vennec. A ce jour, ce blog n'existe plus, mais Christian a gentiment mis son texte à ma disposition. Il sait la valeur que représente pour un auteur le retour de ses lecteurs, alors quand le commentaire, tout en faisant 5 pages, parvient aussi bien à capter l'essence de ce qu'on a voulu faire passer... Forcément, on a envie de le partager ☺.

12/05/2013

Kylie Ravera – La tentation de la pseudo-réciproque



Quand on est un auteur auto-édité et quand on cale devant un chapitre pénible à écrire, il arrive qu'on aille se promener sur Internet pour voir ce que font les collègues, histoire de plus en foutre une rame tout en ayant l'impression de rester dans le sujet (c'est un peu comme arrêter ses révisions de procédure pénale pour regarder un épisode de *Tribunal*). C'est ainsi que je suis tombé récemment, au pif, sur le blog d'une romancière indépendante, [Kylie Ravera](#), auteur d'une saga intitulée *La tentation de la pseudo-réciproque*. Ayant passé un moment agréable sur ce site, j'ai décidé d'acheter le PDF du premier volume.

J'étais tout de même vaguement méfiant quand j'ai ouvert LTPR. A cause du nom de l'auteur, d'abord. Kylie, ça fait midinette australienne, et Ravera, ça fait légende finlandaise : on dirait le titre d'un poème symphonique de jeunesse de Sibelius. Le mélange a de quoi faire peur. Et puis le livre se passe chez des taupins : pas le genre de trucs qui me donne envie *a priori*. Non, non, ne vous méprenez pas, ça n'a rien à voir avec la guéguerre fac/prépa, ce conflit-là m'intéresse encore moins que le débarquement des lézards de Sardaigne qui submerge les reptiles corses – combat qui semble pourtant passionner certaines personnes (vous avez parmi vos amis, vous aussi, des druides qui vous réveillent le dimanche à 5 heures parce qu'il a plu pendant la nuit et que tout est bon dans le champignon ?) Rien à voir non plus avec la guéguerre matheux/lettreux. Je suis traducteur et, [comme dit Gene Kelly](#) dans *Chantons sous la pluie* : « Nous sommes très intelligents, nous parlons en anglais ! » (Sans compter que dans ma profession, quand on a honte, on a vite de fait de se trouver une spécialité en « Traductologie de plein champ » ou de se bombarder « Ingénieur de localisation » - et non, ce n'est pas une blague). Non, mon souci, c'est que ça me renvoyait à un passé honni d'étudiant que je voulais oublier. Parce qu'en dépit de nos professeurs de la faculté de droit d'Assas qui affirmaient que nos années d'études seraient les plus belles de notre vie (c'est con, un prof de droit !), je préférerais, moi, ne jamais me souvenir des miennes. Du coup, lire LTPR, c'est comme se payer l'intégrale des *Faucheurs de marguerite* quand on vient de réchapper d'un crash aérien.

Mais comme ce qui me caractérise, c'est un incontestable mélange de virilité et de courage dans l'adversité, je me suis lancé dans cette lecture. D'autant qu'au-delà des taupins on nous promet une histoire policière et que j'en ai la nostalgie depuis qu'avec les deux copains avec lesquels je l'avais commencée nous avons abandonné la nôtre : *Du cognac dans les biberons*.

La première chose qui saute aux yeux en ouvrant le livre, c'est l'humour général. En fan nostalgique de l'Almanach Vermot, je ne peux qu'aimer des personnages qui s'appellent Elvira Ghosh, Selma Pouliche ou Eléanore Marolex – si une fine bouche vous dit trouver ça potache, c'est sûrement quelqu'un qui se croit intelligent non parce qu'il lit les présocratiques, mais parce qu'il écoute Desproges (dont la réputation est l'un des grands mystères de l'existence, à côté des questions essentielles : « Dieu existe-t-il ? », « Quelle est la nature du mal ? », « Comment s'appellent les petits bouts de plastique au bout des lacets ? ») Sans compter que le calembour n'est que la surface de l'humour ravérien : il y a le style enlevé, l'ambiance, la flânerie joviale. Une manière de glisser une allusion en une phrase (« Les colles de chimie de la salle 306 étaient toujours réussies, un peu comme les soirées de l'ambassadeur. », le personnage qui s'appelle W. H. Smith), de vous préparer un cliché pour déboucher sur tout autre chose (« Je me trouvais devant l'entrée d'un immeuble que l'on pourrait qualifier de typiquement parisien, sa caractéristique principale étant d'être situé dans Paris. »), d'imager les grandes solitudes d'une façon inattendue (« Ce fut elle qui m'entraîna à l'écart, nous installer derrière une étagère de livres, relativement à l'abri des poussées inquisitrices de Lerat. Nous étions dans la section de littérature austro-hongroise, autant dire isolés du monde. »). Il y a les tranches de vie pas rigoureusement nécessaires à l'intrigue, mais qu'on ne voudrait voir caviarder d'une ligne pour rien au monde (le chapitre sur les colles). Il y aussi ces brefs paragraphes biographiques, à la manière de Marcel Aymé dans *Le chemin des écoliers*, qui vous campent la part obscure d'une vie de personnage : « Personne ne connaissait de façon certaine le passé de cet enseignant, le parcours qui l'avait amené, à plus de quarante ans, à devenir professeur de sciences physiques en deuxième année de classe préparatoire aux Grandes Ecoles Scientifiques d'Ingénieurs au lycée Pépin-le-Bref. La légende voulait qu'il ait obtenu ce poste en raison non seulement de ses compétences scientifiques, indéniables, mais aussi de ses accointances avec le milieu militaire, acquises dans un certain nombre de pays de l'est où manier quoi que ce soit, du dé à coudre aux lois de la physique, conduisait invariablement à manier un jour la Kalachnikov, à partir du moment où rester en vie était un prérequis à ses projets. »

Alors, potache, tout ça ? Oui, si vous voulez. Comme *Stalky & Cie*. On croit que c'est pas sérieux, Kipling, on croit que c'est pour adolescents, et puis on lit *Limits and renewals* et on comprend pourquoi il a eu le prix Nobel. Mieux, on saisit que *Stalky & Cie* et *Limits and renewals*, au fond, c'est la même chose. Il faut être bien grisâtre pour croire que le Poulenc des *Mamelles de Tirésias* est moins profond que celui du *Dialogue des carmélites*. Camper ainsi, en quelques phrases, des personnages si cohérents et si bien formés qu'on peut être surpris par ce qu'ils font sans cesser une seconde de se dire : « oui, bien sûr, c'est conforme à sa personnalité

», c'est beaucoup plus difficile que de bavasser pendant des heures en soignant son profil pour la postérité sur les vertiges américains et les îles tentatrices. Interrogé sur ses écrivains favoris, Borges, qui n'a pas réputation d'écrire pour les enfants, répondait : « Kipling et Stevenson ». Ah ! Moi aussi, j'aime la littérature de personnages, ces « petits bonhommes plats du fond de la tête », comme disait Vialatte. Et LTPR, c'est une littérature de personnages. Si vous n'aimez pas les calembours, tant pis pour vous, mais passez outre et lisez mieux avant de parler de potacheries. Vous pourriez même découvrir dans certaines pages, sans le moindre pathos, un vrai tragique.

Parmi ce qui m'a plu à la lecture, il y a le vaste éventail d'émotions de jeunesse que ce livre a fait ressurgir. Non qu'il soit le plagiat de quoi que ce soit : question d'ambiance une fois encore. Quand j'étais un petit gars, on a bien souvent pris le bus du centre commercial de Belle Epine (Val de Marne), avec les copains ou les frangins, pour aller se laver le cerveau devant ces navets à effets spéciaux pour gosses, si typiques des années 80. J'ai vaguement le souvenir d'un jeune Sherlock Holmes dans un collège anglais dont les professeurs appartenaient à une secte d'adorateurs d'Anubis : c'était sûrement un gros nanar, mais j'en garde tout de même un bon souvenir, un souvenir de gamin, et LTPR me l'a soudain remis en mémoire. Et puis les enquêtes du Chat-Tigre. Et puis Langelot (ce que Volkoff a écrit de mieux). J'ai retrouvé un peu de tout ça chez Kylie (je t'appelle Kylie, tu veux bien ?), à cause des tableaux noirs, des détectives hauts en couleur, des messages à déchiffrer. Un vrai bonheur. Quelqu'un qui parle à l'adulte que je suis en tendant un bonbon au gamin que je fus.

Non que le roman soit de la bibliothèque verte. C'est un peu plus consistant que ça, croyez-moi, et je n'ai jamais lu chez Philippe Ebly d'explications de texte de Neruda, d'études comportementales sous Excel ni de leçons de chimie amusantes pour terroristes.

« Ah ! Il y a des explications de texte de Neruda ? Tu allais m'intéresser, mais là... C'est pas un peu trop intello du coup, ton bouquin ? Trop littéraire ? » Non. Pas plus que le *Scarabée d'or* de Poe. Poe qui a inspiré Debussy, Baudelaire et Caplet, certes, mais aussi Roger Corman et divers direct-to-DVD dont vous trouverez le résumé sur nanarland. C'est tout public. LTPR aussi. J'ai beau ne pas être foucaldien pour deux balles, je ne me suis pas ennuyé, même pendant les épisodes techniques qui évoquent l'agrégation de français ou la rationalisation d'une enquête sur tableur (on a des clients qui nous demandent de faire des trucs comme ça, de temps de temps, quand ils décident d'impulser un outsourcing du processus brainstorm). Mais il faut bien des obstacles à franchir, des énigmes à résoudre : c'est une véritable enquête policière, avec son mystère, avec des pistes (vraies ou fausses), des soupçons, et des éléments qui vous permettent de comprendre certaines choses avant les personnages si vous avez l'esprit formé aux déductions improbables sur indices incertains (par exemple si vous avez déjà travaillé sur un cahier de charges japonais). Le tout au service d'une histoire délicieusement

compliquée mais sans piétiner ce que les Anglais appellent la *suspension of disbelief*.

Et puis ne ratez pas le dernier chapitre, hein ? Contrairement au cliché, ce n'est pas la première phrase d'un roman qui est la plus dure à trouver. C'est la dernière. « La marquise sortit à cinq heures », c'est une excellent intro. Mais votre lecteur doit ressentir quelque chose lorsqu'il ferme votre bouquin. Plus difficile. Eh bien, gagné. J'ai refermé LTPR avec le petit sourire du lecteur content du point final.

Au bout du compte, je m'aperçois qu'avec une chronique de ce genre vous n'êtes pas plus avancés. Je vous ai même sans doute complètement perdus. C'est drôle mais y a des formules de math ? Ce n'est pas pour adolescents mais ça évoque Bennett et Mortimer ? Il y a de l'explication de texte vachement pointue mais on ne s'ennuie pas ? Mais c'est quoi, ce machin, au bout du compte ?

Eh ben merde, lisez-le. C'est vrai, quoi, à la fin, comment parler d'une intrigue policière sans la déflorer ? Comment transmettre la bonne pinte de fou-rire autrement qu'en expliquant que vous avez bien rigolé ? Comment vous donner des exemples sans déflorer la blague, sans l'affadir en l'extrayant de son contexte ? Comment décrire le rythme d'un livre qui avance sans traîner mais sans forcer ? Faites-moi confiance : Mme Ravera vous ravira – ou plutôt non, ne me faites pas confiance. Demandez-lui poliment ce tome gratuitement, puisqu'elle le propose sur son site. Je suis prêt à parier que vous commanderez la suite en vrai livre avec du papier, une illustration et tout ce qui va bien. C'est ce que je ferai, en tout cas, dès ma prochaine feuille de paie.

Une chose, en tout cas, ressort très nettement de cette lecture, et tant pis si je donne le sentiment d'intercaler soudain un éditorial ou de vendre ma camelote : LTPR, ça prouve que l'auto-édition ne saurait être considérée avec mépris. Elle est le medium d'écrivains véritables. Et les éditeurs professionnels n'ont pas à faire les malins : ils publient, hélas, Vargas (moi aussi je fais des calembours !)

Des reproches à LTPR ? Pas beaucoup, et rien que de subjectif. Je ne suis pas fan des chats qui racontent le sabotage nocturne, même si je salue la tentative pour trouver un angle d'attaque original. Je trouve un ou deux personnage un peu décoratifs : trop évoqués pour être utilitaires, trop peu pour devenir quelque chose (Monty). Je chipote.

Alors, aucun problème grave avec ce livre ? Un seul, si. Mais pour quelqu'un comme moi, un *vraiment* grave. Je suis traducteur vous voyez, et traducteur de jeux vidéo, en plus. Oui, de jeux VIDEO, sans S à la fin. Et Kylie Ravera, elle, elle en met un. Vous devez comprendre que, pour nous, voir ça, c'est comme entendre un orchestre qui joue juste quand on est première trompette solo au London Symphony ou rencontrer un bénévole quand on est analyste financier. C'est la plongée dans l'horreur. C'est l'ange tout couvert d'yeux pour l'épouvante. Il y a trois types de candidatures spontanées qu'on fout à la corbeille sans répondre, à la boîte : celles qui commencent par « bonjour » et qui finissent par « cordialement », celles des

types qui ont travaillé à la localisation de WoW chez Blizzard et celles qui parlent de jeux vidéoS. Et soyons clairs pour éviter les malentendus. Je sais qu'il y a plusieurs écoles orthographiques pour cette expression. Mais c'est nous qui avons raison. Pas la peine d'essayer de nous convaincre du contraire avec des citations de Thucydide, des exemples tirés de l'esquimau ou un site Internet de rôlistes qui écrivent eux-mêmes leur biographie sur wikipedia. On règle pas ce genre de problèmes avec des Bescherelle, nous autres. On n'est pas des traductologues de plein champ. On n'est pas des ingénieurs de localisation. On est des tueurs.

Note sur les conflits d'intérêt : Je tiens à préciser que je ne connais pas l'auteur de ce roman, que je ne l'ai jamais contactée, que je n'ai jamais posté de commentaire sur son blog : j'ai même payé ce volume avec les vrais sous de la sueur de mon front, alors que la romancière propose généreusement de l'offrir à la requête. Je dis ça parce qu'on les connaît, les mauvaises langues, les vipères jalouses, les éminences grises pas blanc bleu : « Oui, les auteurs auto-édités, on sait ce que c'est, ils se pommadent les uns les autres, ils se renvoient l'ascenseur, c'est dégueulasse, ça devrait être interdit par la Constitution ! » Et ma main dans ta gueule, c'est interdit par la Constitution ? Une chose est sûre en tout cas : ma conscience est claire comme les tubes à essai de la Lyonnaise des Eaux, *my mind is clear, my heart is strong !*